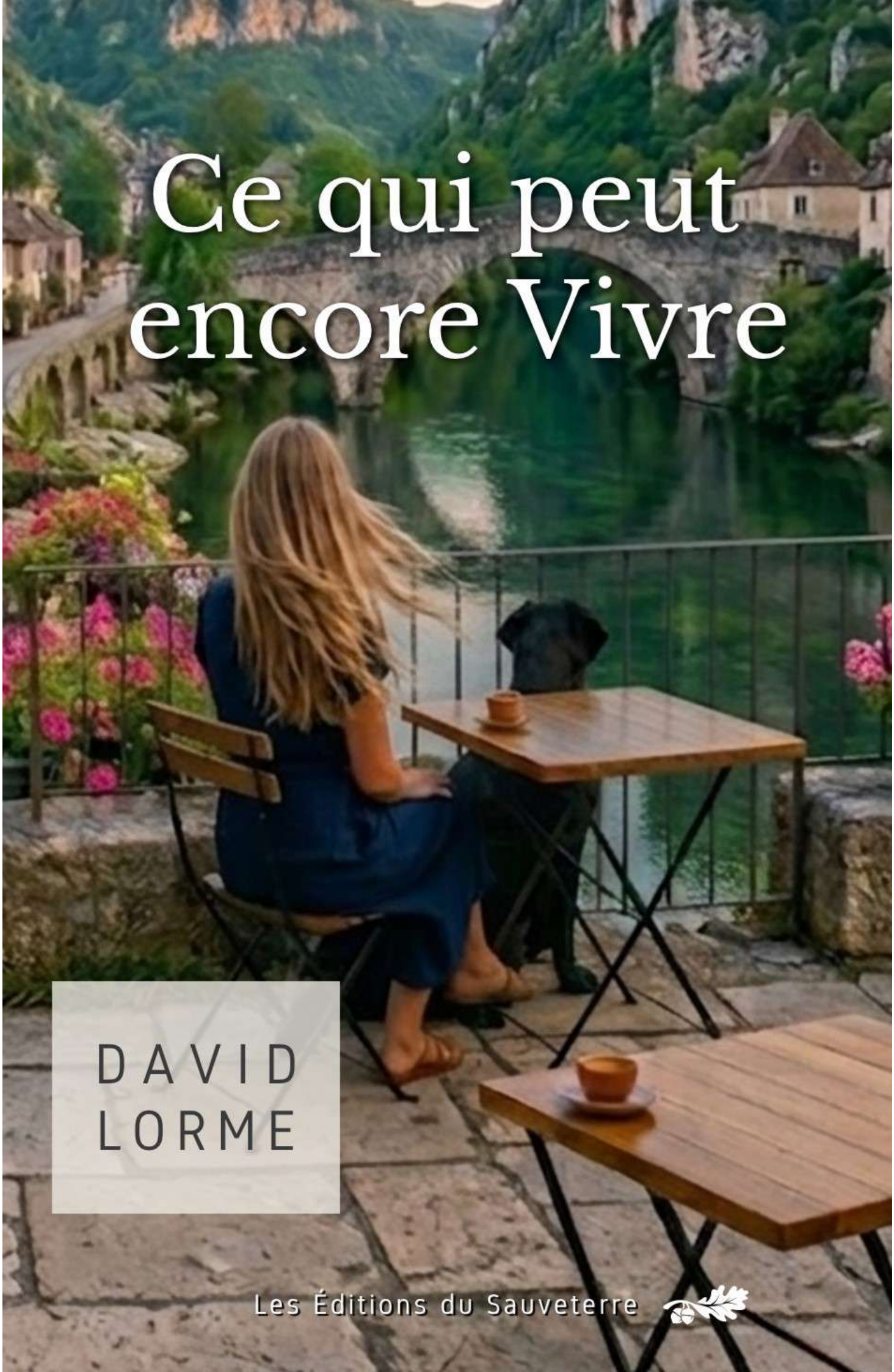

Ce qui peut encore Vivre
DAVID LORME
Les Éditions du Sauveterre

Ce qui peut encore Vivre

Roman

David Lorme

Première édition
© 2026 David Lorme. Tous droits réservés.
Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur. Toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite sans l'autorisation préalable de l'auteur.
ISBN broché : 979-10-988063-6-0
Les Éditions du Sauveterre - 48500 La Canourgue – France
Dépôt légal : octobre 2026

Note au lecteur

Ce qui peut encore vivre poursuit directement l'histoire commencée dans *La Sauvageonne des Cévennes*.

On peut entrer dans ce roman par ses propres chemins, mais certains silences, certains gestes et certaines blessures trouvent leur pleine résonance dans la lecture du premier volet.

Aux vivants que l'on a pleurés.

À ceux qui ont survécu.

À ceux que l'amour peut garder vivant.

À ceux qui sont capables d'aller vers l'autre.

À ce qui ne se répare pas.

À ce qui peut encore vivre.

***

Chapitre 1 Le Sanglier 9

Chapitre 2 La Chapelle 23

Chapitre 3 L'Écho 43

Chapitre 4 Les Fourmis 67

Chapitre 5 La Tempête 87

Chapitre 6 Le Loup 113

Chapitre 7 Le Tarn 129

Chapitre 8 Les Grues 145

Chapitre 9 La Mousse 169

Chapitre 10 Les Corneilles 197

Chapitre 11 Le Cerf 207

Chapitre 12 Le Ciel 217

Chapitre 1
Le Sanglier

Elle partit avant la lumière. Pas à l'aube. Avant. À cette heure où la nuit n'a pas encore cédé, mais où l'obscurité commence déjà à perdre sa certitude. Les pierres étaient froides sous ses chaussures. Les herbes mouillaient le bas de sa jupe. Dans les creux, une brume mince tenait encore, non comme un voile, plutôt comme une hésitation du pays à se montrer. La Sauvageonne marcha sans feu dans le ventre, sans pain dans la bouche, avec seulement cette décision prise la veille et qui, au réveil, lui avait paru plus lourde que pendant la nuit. Aller voir. Avant les hommes. Avant les caméras. Avant que les traces deviennent des phrases et les phrases des vérités. Le Grand Noir n'était pas là lorsqu'elle quitta le mur. Ou bien il était là sans se laisser voir. Elle avait cessé depuis quelque temps de faire une vraie différence entre ces deux possibles. Certaines présences, lorsqu'elles ont appris la prudence, ne se contentent plus d'être là ou de ne pas l'être. Elles demeurent dans les bords. Dans les froissements qui cessent quand on tourne la tête. Dans une odeur de poil chaud laissée sur une pierre. Dans la certitude soudaine qu'un dos sombre traverse le même bois que vous, un peu plus haut, un peu plus bas, jamais exactement avec vous, jamais tout à fait ailleurs.

Elle descendit par les anciennes terrasses pour éviter le chemin. Les hommes prenaient les chemins. Même lorsqu'ils voulaient surprendre, ils suivaient encore ce que d'autres avaient tracé pour eux. Ils appelaient cela connaître le pays. Mais connaître un pays, ce n'était pas seulement savoir où passent les routes, les drailles, les pistes forestières, les parcelles cadastrées, les lignes de clôture et les chemins inscrits sur les cartes. C'était savoir où un sanglier coupe quand il ne veut pas être senti. Où le chevreuil hésite avant de franchir un mur. Où la terre garde l'eau après trois jours sans pluie. Où les ronces se referment assez pour cacher un corps sans le prendre. Les hommes connaissaient souvent la montagne comme on

connaît une maison qu'on possède : par les portes, les limites, les pièces et les clés. Elle la connaissait plutôt comme une bête connaît le flanc d'une autre : par la chaleur, les creux, les tensions, les odeurs anciennes.

Le mot sanglier lui vint avant même qu'elle sache pourquoi. Peut-être à cause d'une trace fraîche dans la boue, au bord d'une source pauvre. Deux pinces larges, profondes, ouvertes dans la terre molle. Un sanglier était passé là dans la nuit, lourd, seul ou suivant les siens. Il avait fouillé plus bas sous les feuilles, retourné un peu de terre, cherché un bulbe, une racine, une vie enfouie que les hommes n'auraient pas vue. La Sauvageonne s'accroupit devant l'empreinte. Le sanglier avait cette réputation d'être brutal, sale, ravageur, presque hargneux. Les hommes parlaient de lui comme d'une force qui casse. Il retournait les prairies, défonçait les murets faibles, éventrait les jardins, surgissait dans les phares avec son dos hérissé et son groin plein de nuit. Ils disaient : sale bête. Ils disaient : ça charge. Ils disaient : quand c'est lancé, ça ne s'arrête plus. Ils oubliaient seulement de dire ce qui le lançait. La peur, souvent. La blessure. Les chiens. Les fusils. Le fait d'être acculé dans un fourré par plus bruyant que soi. Un sanglier qui charge n'est pas toujours une bête qui attaque. Parfois, c'est une bête qui ne sait plus où mettre sa fuite.

Elle se releva. Cette pensée lui resta dans les jambes pendant la descente. Le pré du bouc était encore dans l'ombre lorsqu'elle l'atteignit. Les carcasses avaient été retirées. Les hommes avaient au moins fait cela, sans doute avec leurs gestes raides, leurs sacs, leurs gants, leurs visages fermés, leurs phrases courtes pour ne pas laisser la tristesse entrer trop franchement. Mais la mort n'était pas partie avec les corps. Elle restait dans l'herbe couchée, dans les mouches qui tournaient encore sans comprendre que la viande avait disparu, dans les taches sombres près du talus, dans l'odeur basse que la chaleur n'avait pas encore relevée. La Sauvageonne resta d'abord à l'extérieur de la clôture. Elle écouta. Rien que des merles, une pie plus loin, le souffle mince du matin. Pas de voix. Pas de moteur. Pas de chien. Alors elle passa sous le barbelé à l'endroit où

une pierre levait un peu le fil du bas. Le métal accrocha sa jupe. Elle se dégagea doucement, sans jurer. Elle n'alla pas tout de suite vers l'endroit où le bouc était tombé. Elle commença par le tour. Les hommes vont souvent droit vers ce qui saigne. Les bêtes savent que le sang commence ailleurs. Elle marcha lentement le long du grillage, les yeux bas, évitant de poser les pieds dans la boue molle. Il y avait trop de traces. Des sabots de brebis, d'abord, partout, piétinés les uns sur les autres, affolés, sans direction nette. Les bêtes avaient tourné. Elles avaient cherché le groupe, la fuite, le mur, peut-être l'ouverture, peut-être seulement le corps d'une autre contre lequel se serrer. Le troupeau écrit mal lorsqu'il a peur. Il rature la terre avec cent petits alphabets tremblants.

Puis elle trouva les marques du bouc, plus profondes, plus nettes par endroits. Près du talus, les sabots avaient labouré la terre en deux lignes courtes, comme s'il avait freiné, ou poussé, ou reçu le choc de face. Elle s'accroupit. Là, le sol parlait autrement. Le bouc n'avait peut-être pas seulement fui. Il avait tenu. Le mot était ridicule pour une bête, et pourtant il lui vint ainsi. Tenu. Il s'était peut-être mis entre la panique et ce qui venait. Il avait peut-être chargé lui aussi, tête basse, jeune courage sans pensée, avec ses cornes encore modestes et son corps trop vivant pour savoir qu'il allait s'ouvrir. Les hommes ricanent parfois devant les boucs. Ils les trouvent puants, têtus, comiques avec leur barbe et leurs yeux étranges. Mais un bouc garde parfois mieux qu'un discours. Quand une chose franchit la limite du troupeau, il ne se demande pas si c'est juste. Il donne son front.

La Sauvageonne posa deux doigts près de la trace, sans toucher. Elle devait aller doucement. Ne pas vouloir déjà une histoire. Les hommes avaient fait cela. Elle n'était pas venue pour inventer une autre certitude. Plus loin, près d'une touffe d'herbe couchée, elle trouva l'empreinte du Grand Noir. Elle la reconnut avant de l'admettre. Large, irrégulière, plus profondément marquée d'un côté à cause de cette patte qu'il ménageait parfois. Elle sentit son ventre se serrer. Il était donc bien passé là. Pas seulement près du chemin. Pas seulement après. Là. Dans le pré, dans la mêlée, dans

cette boue où le bouc avait perdu sa chaleur. Elle resta longtemps accroupie devant l'empreinte. Elle aurait voulu qu'elle soit ailleurs. Plus loin. Plus tardive. Plus légère. Mais la terre n'arrange rien pour consoler ceux qui regardent. La trace était là, et elle disait seulement : il est venu. Rien de plus. Rien de moins. À côté, pourtant, il y en avait une autre. Elle se pencha davantage. La lumière montait peu à peu, assez pour dessiner les bords. Ce n'était pas la même patte. Plus étroite peut-être, mais profonde quand même. Les doigts plus serrés. Une marque de griffe différente. Chien ? Loup ? Grand chien maigre ? Bête errante passée par les bois depuis l'incendie ? Elle ne savait pas. Elle n'avait jamais aimé les gens qui nomment trop vite les traces. Même les bons pisteurs se trompent lorsque leur peur marche devant leurs yeux. La terre était foulée, reprise, souillée par les sabots, les pas d'hommes, les roues peut-être. La pluie n'était pas venue pour lisser. Tout restait, mais tout se mêlait. L'empreinte étrangère allait vers le talus, puis disparaissait sous une zone piétinée. Elle la retrouva un peu plus haut, près d'un roncier. Là, le fil supérieur du barbelé portait une touffe de poils. Elle s'approcha. Il y avait du noir accroché bas, sans doute au Grand Noir. Des poils longs, sombres, retenus par une pointe. Mais plus haut, presque à hauteur de sa hanche, dans une ronce sèche qui avançait par-dessus le fil, demeurait un autre paquet de poils, plus clairs, gris-brun, rêches et courts. Elle le tira avec précaution. Les poils résistèrent, puis vinrent dans ses doigts. Elle les regarda au creux de sa paume. Ils ne prouvaient rien. Un renard, un chien, une bête passée avant, une autre nuit. Tout objet trouvé par quelqu'un qui veut croire devient vite une preuve. Elle le savait. Pourtant son souffle changea. Quelque chose d'autre avait touché cette clôture, l'avait franchie ou longée, s'y était frotté dans la lutte ou la fuite.

Elle suivit alors la coulée de sang. Ce qui restait n'était presque plus rouge. Des points noirs sur des feuilles, une trace sombre sur une pierre, une tache dans la poussière près du passage. Le sang principal, celui du bouc, était resté au sol, là où les hommes avaient dû se pencher, parler, photographier. Mais une autre ligne partait vers le haut. Fine. Interrompue. Trop peu pour un animal égorgé.

Assez pour une blessure. Elle monta de quelques pas, le cœur battant plus vite malgré elle. À deux reprises, elle perdit la trace. À deux reprises, elle la retrouva sur une herbe pliée, sur le bord d'un caillou. Puis elle vit, dans la terre sèche, la marque d'une patte qui avait glissé. Pas celle du Grand Noir. Ou pas seulement. Une patte plus fine, qui s'était reprise de biais avant de bondir vers les chênes. La Sauvageonne se redressa lentement. La scène se forma en elle sans devenir certaine. Quelque chose était venu près des moutons. Les brebis avaient senti avant de voir. Elles avaient tourné, poussé, serré leurs corps les uns contre les autres. Le bouc s'était avancé. Peut-être par instinct, peut-être parce que le troupeau derrière lui l'avait porté malgré lui vers le danger. La chose avait attaqué. Le bouc avait reçu la gueule, ou les dents, ou la violence entière. Le Grand Noir était arrivé. Ou il était déjà là, attiré par l'odeur, par le bruit, par la viande possible, par la rage d'un autre animal. Il avait mordu. Il avait été mordu. Deux bêtes noires peut-être, deux ombres dans la panique, et les hommes ensuite, le matin, n'avaient gardé qu'une seule forme parce que leur peur en connaissait déjà le nom. Elle sentit le doute se déplacer encore. Non vers la paix. Vers pire. Vers une vérité plus difficile, où personne ne sortait propre. Le Grand Noir avait pu mordre. Il avait pu défendre. Il avait pu voler une part à la mort après coup. Il avait pu arriver trop tard. Il avait pu faire tout cela dans la même nuit. Les hommes voulaient séparer : innocent ou coupable, sauvage ou domestique, menace ou victime. La vie, elle, mélangeait. Une bête peut défendre un troupeau qu'elle aurait peut-être chassé un autre soir. Un animal blessé peut porter sur lui le sang de ce qu'il a tenté de sauver. Un bouc peut mourir pour des brebis qui l'auraient suivi sans comprendre. Une femme peut vouloir protéger une bête sans pouvoir lui rendre son innocence. Rien ne tenait dans les cases. C'était peut-être pour cela que les hommes en construisaient tant. Pour enfermer le monde avant qu'il ne leur montre sa complication. Un bruit monta de la route. Elle se figea. Un moteur, puis un second. Des portières. Des voix encore basses, mais déjà trop nombreuses pour le matin. Elle referma les doigts sur les poils gris-brun, les glissa dans la poche

intérieure de sa veste, puis recula vers les noisetiers. Trop tard pour repasser sous la clôture sans être vue. Elle se coula le long du mur, dans un creux de ronces où elle s'était déjà cachée la veille. De là, elle voyait l'entrée du pré, la barrière, le talus, une partie de la lisière. Son cœur battait fort, non de fatigue, mais de colère anticipée. Ils arrivaient. Bien sûr qu'ils arrivaient. Les hommes aiment dire qu'ils cherchent la vérité, mais ils arrivent souvent après avoir déjà préparé l'endroit où ils la poseront.

Ils étaient quatre d'abord. L'homme de Trabassac, l'adjoint, l'homme dur du bouc, et un autre plus jeune portant sur le bras un fusil ouvert à la bascule, comme s'il ne le portait pas vraiment, comme si le simple fait que l'arme soit ouverte suffisait à l'innocenter. La Sauvageonne connaissait ce mensonge-là. Une arme, même abaissée, modifie l'air autour d'elle. Elle donne aux gestes une importance plus rapide. Elle éveille dans les corps une vieille possibilité. Le jeune avait peut-être pris le fusil « au cas où ». Les hommes disent souvent cela. Au cas où. C'est une formule qui permet d'amener la violence sans encore avouer qu'on lui a préparé une place.

— On ne touche à rien tant que l'agent n'est pas passé, dit l'homme de Trabassac.

— L'agent, l'agent, répondit l'homme dur. Pendant qu'on attend l'agent, elle tourne encore.

Elle. La bête était déjà devenue femelle dans sa bouche, ou peut-être parlait-il d'elle, la Sauvageonne. Les deux se confondaient maintenant dans certains esprits. L'homme de Trabassac s'arrêta près de la barrière. Il regarda le sol avec sérieux. Sa fatigue semblait plus profonde que la veille. Il n'avait pas dormi, peut-être. Ou mal. Il s'accroupit exactement près de l'endroit où elle avait vu les traces mélangées. Pendant une seconde, elle eut presque envie qu'il trouve à son tour. Qu'il voie. Qu'il dise aux autres : attendez, ce n'est pas si simple. Mais l'homme dur parlait déjà.

— Regarde ça. Gros passage. Et là, tu vois ? C'est lui.

— Je vois des traces, répondit l'homme de Trabassac.

— Tu vas pas recommencer.

— Je recommence rien. Je regarde.

Cette phrase aurait dû lui faire du bien. Elle lui fit mal. Parce qu'elle arrivait trop tard et trop faible. Regarder, quand trois hommes autour de vous ont déjà choisi la forme de ce qu'ils voient, demande plus qu'une prudence. Cela demande du courage. Et les hommes fatigués gardent rarement du courage pour les vérités compliquées. Ils le dépensent à tenir debout, à payer, à réparer, à répondre au téléphone de la mairie, à rentrer le foin avant l'orage, à calmer ceux qui crient plus fort. Alors, devant la foule même petite, ils cèdent parfois non par lâcheté pure, mais par usure. La Sauvageonne se demanda si l'usure n'était pas l'une des grandes violences humaines. Elle abîme les gestes avant même qu'ils soient faits.

L'adjoint prit des photos. Le bruit sec de l'appareil traversa le matin. Encore. La Sauvageonne sentit les poils dans sa poche contre sa poitrine. Elle aurait voulu sortir, les jeter devant eux, dire : regardez. Pas seulement là. Là aussi. Et là. Mais sa parole n'aurait pas été une preuve. Elle aurait été une apparition. La femme sauvage surgissant des ronces avec des poils dans la main. Ils auraient vu exactement ce qu'ils attendaient de voir : une complice, une folle, une menace sortie du bois pour défendre sa bête. Le jeune au fusil s'était éloigné vers le talus. Il regardait la lisière. Il se tenait mal. Trop raide. Ceux qui portent une arme sans avoir décidé vraiment ce qu'ils en feront sont parfois plus dangereux que ceux qui ont déjà choisi. Leur peur cherche l'ordre dans le métal. Un geai cria plus haut. Tous levèrent la tête. Puis il y eut un froissement dans les chênes.

La Sauvageonne sut avant de voir. *Non*. Le Grand Noir apparut à la limite du bois, presque à l'endroit où la fine coulée de sang disparaissait. Il n'entra pas dans le pré. Il resta là, de biais, la tête basse, l'épaule blessée déformant encore son mouvement. Mauvais endroit. Mauvaise heure. Mauvais monde. Il avait peut-être suivi son odeur. Peut-être était-il revenu au lieu de la lutte. Peut-être avait-il senti les hommes et voulu voir. Rien, dans sa posture, ne disait l'attaque. Mais une bête noire qui s'arrête devant des hommes

qui la craignent n'a pas besoin d'attaquer pour devenir, dans leurs yeux, ce qui arrive.

— Là ! cria l'homme dur.

Le jeune referma le fusil. Le son fut petit. Presque rien. Deux pièces de métal qui se rejoignent. Pourtant il entra dans le corps de la Sauvageonne comme un coup déjà tiré. L'homme de Trabassac se releva brusquement.

— Attends.

— Il est là !

— Baisse ça.

— Il va se barrer !

Le Grand Noir fit un pas en arrière. Pas assez vite. Le jeune leva l'arme. Ce fut alors que la Sauvageonne sortit des ronces. Elle ne réfléchit pas. Ou plutôt toutes les pensées des jours précédents se firent un seul mouvement. Les clôtures, les vidéos, le bouc, l'enfant, les caméras, les poils dans sa poche, la question : *Comment vous savez que c'est lui ?*, tout cela passa dans son corps avant les mots. Elle franchit le bas du muret, déchira sa jupe sur une pierre, glissa dans l'herbe et cria :

— Non !

Ce cri aurait pu suffire. Il aurait dû suffire. Pendant une seconde, tous se figèrent. Tous sauf la peur. La peur, elle, continua. Le jeune tourna la tête vers elle sans baisser vraiment le fusil. L'homme dur jura. L'adjoint recula. L'homme de Trabassac fit un pas vers l'arme ou vers elle, elle ne sut jamais. La Sauvageonne courut encore. Elle ne voulait pas frapper. Elle ne voulait pas blesser. Elle voulait seulement empêcher la ligne de l'arme de rejoindre le corps noir à la lisière. Son avant-bras heurta le canon au moment où une main, celle de l'homme de Trabassac ou de l'homme dur, saisissait l'épaule du jeune pour le retenir. Le monde devint une mêlée de gestes contradictoires. Une main qui pousse pour sauver peut rencontrer une main qui tire pour retenir. Un corps qui veut empêcher la violence peut entrer dans la violence par sa propre vitesse. Le fusil partit. Le bruit ouvrit le matin. Les oiseaux s'envolèrent d'un seul coup des chênes. La Sauvageonne sentit l'air

se déchirer près d'elle, puis un cri humain, bref, incrédule. L'adjoint était tombé contre la barrière, la main serrée sur son avant-bras. Du sang coulait entre ses doigts, rouge et rapide, pas une mare, pas une mort, mais assez pour que tous comprennent aussitôt que quelque chose d'irréparable venait de commencer. Le jeune resta immobile, le fusil encore dans les mains, le visage blanc. Il semblait ne pas croire que l'arme avait vraiment parlé. Les hommes aiment croire qu'ils possèdent la violence parce qu'ils possèdent l'objet qui la porte. Mais la violence, une fois appelée, n'obéit jamais exactement. Elle passe par les doigts, par les sursauts, par les mauvaises distances. Elle prend la phrase *au cas où* et la transforme en sang.

— Tu l'as touché ! cria l'homme dur.

— J'ai pas… j'ai pas voulu…

Il ne savait pas à qui il parlait. À elle. À lui-même. Au fusil. La Sauvageonne aussi aurait voulu dire je n'ai pas voulu. Mais personne n'entendrait cela. Dans les récits des hommes, ce qui compte n'est pas toujours l'intention. C'est la forme utile que prend l'accident après coup. Une femme sortie des bois. Un fusil dévié. Un homme blessé. Une bête noire à la lisière. Il n'en fallait pas davantage pour que la rumeur cesse de tourner et trouve enfin une route droite. Elle sentit le coup avant de comprendre qui l'avait donné. Une crosse, un bras ou peut-être un poing heurta son épaule et le côté de sa tête. Pas assez pour l'éteindre. Assez pour faire jaillir une lumière blanche devant ses yeux. Elle tomba à genoux. La terre monta vers elle avec une odeur de fer, d'herbe et de boue. Quelqu'un cria encore. L'adjoint gémissait. L'homme de Trabassac disait quelque chose, plusieurs fois, peut-être arrête, peut-être pas ça, peut-être même son prénom. Non, impossible. Il ne pouvait pas l'avoir reconnue. Le monde s'était réduit à des fragments. Alors le Grand Noir bondit. Il ne bondit pas comme un chien fidèle. Il ne bondit pas comme dans les histoires où les bêtes savent toujours qui sauver et pourquoi. Il jaillit de la lisière parce qu'il y avait eu un coup, du sang, une chute, une menace, sa propre peur peut-être, leur peur à tous devenue odeur. Il traversa la distance en trois bonds bas,

l'épaule blessée oubliée ou dépassée par l'urgence. Ses dents apparurent. Un grondement sortit de lui, profond, plein de terre. L'homme dur recula si vite qu'il trébucha contre une motte. Le jeune releva le fusil sans viser. L'homme de Trabassac se mit entre l'arme et l'animal, ou entre l'animal et les hommes, ou entre le passé et ce qui venait de naître, elle ne sut pas. Le Grand Noir ne mordit pas l'homme. Il claqua des mâchoires sur sa manche, arracha du tissu et fit jaillir un cri. Cela suffit. Les hommes virent une attaque. Peut-être en était-ce une. Peut-être seulement un barrage. Une bête n'explique pas la différence.

— Reculez ! cria l'homme de Trabassac.

— Tire ! hurla l'homme dur.

Mais le jeune ne tira pas. Ses mains tremblaient trop. Ou bien il avait vu le sang de l'adjoint et compris tardivement que le fusil ne rangeait rien, qu'il ouvrait seulement des choses qu'aucun homme ensuite ne savait refermer. La Sauvageonne se redressa à moitié. Sa tempe battait. Son épaule brûlait. Elle vit le Grand Noir de profil, dressé devant elle, ou bien simplement placé là parce que c'était le seul espace possible entre les corps. Elle ne saurait jamais s'il l'avait protégée. Cette incertitude lui entra dans le cœur avec une violence presque tendre. Peut-être avait-il bondi pour elle. Peut-être contre eux. Peut-être pour sa propre peau. Peut-être parce que, depuis le ruisseau, depuis le pain posé sur la pierre, depuis leurs nuits partagées sans promesse, sa peur à elle avait fini par devenir une odeur qu'il reconnaissait. Les hommes aiment appeler fidélité ce qu'ils veulent posséder. Elle ne voulait pas lui voler son mystère avec un beau mot. Il était là. Pour l'instant, cela suffisait.

— Viens, souffla-t-elle.

Elle ne sut pas si elle le dit pour lui ou pour elle. Elle recula vers le bas du mur, une main sur la terre, l'autre contre son flanc. Le Grand Noir fit encore face aux hommes. L'homme de Trabassac était penché sur l'adjoint maintenant, serrant son bras avec un tissu. Le sang coulait moins fort. L'homme dur la désigna.

— Elle l'a fait exprès ! Elle a poussé le fusil !

— Tais-toi, dit l'homme de Trabassac.

Ce fut presque un murmure, mais il porta. L'homme dur se tut une seconde, plus par surprise que par obéissance. La Sauvageonne regarda l'homme de Trabassac. Leurs yeux se rencontrèrent enfin. Pas comme dans les souvenirs. Pas comme devant la clôture. Cette fois, il la vit. Peut-être pas entièrement. Peut-être seulement assez pour que quelque chose se fende dans son visage. Elle n'attendit pas que la reconnaissance devienne parole. Les paroles venaient toujours trop tard. Elle passa sous le barbelé, s'écorcha le dos, s'arracha un morceau de manche, glissa sur les feuilles de l'autre côté. Le Grand Noir recula à son tour, lentement d'abord, puis plus vite lorsque le jeune fit un mouvement. Il franchit la clôture par-dessus un endroit bas avec une souplesse brutale qui lui coûta un gémissement. Puis il disparut dans les noisetiers. La Sauvageonne le suivit sans courir tout de suite. Courir, quand on est vue, confirme parfois la chasse. Mais rester aurait été se livrer. Alors elle marcha vite, puis plus vite encore, jusqu'à ce que les cris deviennent des sons cassés derrière elle.

— Rattrapez-la !

— Laissez, l'adjoint saigne !

— La bête ! La bête est partie par là !

— Appelle les gendarmes !

Les mots la poursuivirent plus sûrement que les hommes. Gendarmes. Bête. Elle. Sang. Fusil. Blessé. Chaque mot prenait déjà sa place dans une histoire qui n'aurait plus besoin d'elle pour avancer. La Sauvageonne grimpa entre les arbres, le souffle court, la vision encore trouble par moments. Le Grand Noir l'attendait plus haut, ou plutôt il s'était arrêté parce que sa blessure l'obligeait à reprendre de l'air. Quand elle arriva près de lui, il la regarda avec un œil brillant, tendu. Sa gueule était ouverte. Il haletait. Le morceau de tissu arraché à la manche de l'homme pendait encore à ses dents. Il tomba dans les feuilles. Elle le ramassa sans réfléchir et le fourra dans son sac. Tout devenait trace maintenant. Tout pouvait servir à les prendre. Ils montèrent sans parler, bien sûr. Elle devant parfois, lui devant ensuite, chacun cherchant dans le bois ce que l'autre ne voyait pas. La douleur à sa tête battait au rythme de

ses pas. Une chaleur coulait derrière son oreille. Elle porta les doigts à sa tempe et vit du sang sur sa main. Peu. Assez. Elle rit presque. Le matin avait commencé par le sang d'un bouc, et voilà que le sien se mêlait à celui de l'adjoint, du Grand Noir, peut-être même de l'autre bête, quelque part dans les fourrés. Le monde n'était qu'un grand mélange de sangs que les hommes tentaient de séparer pour savoir lequel avait le droit d'appeler vengeance. Ils atteignirent une combe étroite où les châtaigniers se serraient au-dessus d'un lit de pierres sèches. Là, seulement, elle s'arrêta. Le Grand Noir se laissa tomber à l'ombre, trop brusquement. Son épaule avait rouvert. La plaie n'était plus nette. Le bond, la clôture, la fuite avaient tiré sur les chairs. Elle voulut s'approcher, mais il gronda aussitôt, plus faible que la veille, plus rauque. Elle s'arrêta. Même maintenant, même après cela, il gardait sa distance. Elle en fut soulagée malgré elle. S'il était venu poser sa tête contre elle comme un chien de conte, quelque chose aurait été faux. Il n'était pas devenu autre. Il avait seulement franchi avec elle un seuil qu'aucun des deux ne pourrait repasser en sens inverse. Elle s'assit contre un tronc, la respiration courte. Dans sa poche, les poils gris-brun étaient encore là. Elle les sortit, les regarda. Ridicule trésor. Une poignée de dureté rêche au creux d'une paume sale. Voilà peut-être ce qui aurait pu changer la matinée si les hommes avaient su regarder avant de lever le fusil. Ou peut-être non. Peut-être que rien n'aurait changé. Les preuves n'ont de force que devant ceux qui acceptent d'être déplacés par elles. Devant une peur décidée, même la vérité doit se battre pour être autre chose qu'un détail. Elle pensa au sanglier. À sa trace près de la source. À cette masse basse qui traverse les bois la nuit, retourne la terre, survit aux chiens et aux balles, devient dans les phrases des hommes une brutalité ambulante. Le sanglier n'était pas doux. Il pouvait ouvrir une jambe d'un coup de défense, éventrer un chien, renverser un homme. Il portait en lui une violence ancienne, franche, presque sans détour. Mais cette violence-là ne mentait pas sur son origine. Elle venait du corps, de la peur, de la faim, de la blessure. Celle des hommes était plus étrange. Ils savaient l'habiller. Ils la pliaient dans des formules : protection,

sécurité, prévention, responsabilité, *au cas où*. Ils la mettaient dans un fusil ouvert, dans une caméra vissée à un arbre, dans une clôture neuve, dans une réunion à la salle communale, dans un appel aux autorités. Puis, quand le coup partait, ils cherchaient aussitôt quelqu'un à qui donner la charge entière. Les hommes n'étaient pas moins violents que les bêtes. Ils avaient seulement appris à préparer leur violence assez longtemps pour ne plus la reconnaître quand elle sortait.

En bas, un moteur démarra. Puis un autre. Les sons montèrent par bouffées entre les troncs. La traque ne commençait pas encore tout à fait. Pas avec les grands mots, pas avec les chiens, pas avec les ordres. Mais quelque chose venait de changer de nature. Jusqu'ici, ils les avaient cherchés dans les conversations, les vidéos, les réunions, les hypothèses. Maintenant il y avait un homme blessé. Le fait que la balle soit partie de leurs mains ne pèserait pas longtemps face à l'image plus simple d'une femme surgie du bois et d'une bête montrant les dents. La vérité, encore une fois, arriverait trop chargée pour courir aussi vite que la peur. La Sauvageonne ferma les yeux une seconde. Elle revit le garçon. *Comment vous savez que c'est lui ?* Elle aurait voulu lui donner les poils gris-brun, lui montrer les traces, la coulée de sang, les sabots du bouc plantés dans la terre comme un refus. Elle aurait voulu qu'au moins quelqu'un, plus bas, garde la question ouverte. Mais les enfants ne commandent pas aux fusils. Ils n'arrêtent pas les hommes quand ceux-ci ont enfin une raison d'avoir eu peur.

Le Grand Noir bougea. Elle rouvrit les yeux. Il la regardait. Non avec douceur. Avec cette présence dure qui était peut-être la seule chose honnête au milieu des récits qui allaient naître. Elle rangea les poils dans sa poche, serra la fermeture de son sac, puis posa la tête contre l'arbre. Il fallait repartir bientôt. Pas trop vite. Pas par les chemins. Passer plus haut, rejoindre une cache, prendre ce qui pouvait être pris, abandonner le reste. Partir n'était plus une idée sage. C'était devenu une nécessité. Mais partir maintenant ne voulait plus dire seulement changer de montagne. Cela voulait dire

emporter avec eux une accusation qui aurait des jambes humaines, des moteurs, des téléphones, peut-être des chiens. Elle murmura :

— Cette fois, ils vont venir.

Le Grand Noir baissa la tête sur ses pattes. Sa respiration tremblait encore. Elle ne sut pas s'il avait compris le ton. Peut-être que oui. Peut-être que les bêtes comprennent mieux les commencements de chasse que les longues explications. La Sauvageonne resta immobile encore quelques instants, à écouter le pays se réveiller autour d'eux. Les insectes reprenaient. Une pie criait. Les feuilles remuaient sous une brise déjà chaude. Rien, dans la montagne, ne s'arrêtait parce que les hommes avaient tiré. C'était peut-être cela aussi, la violence de la nature : non de frapper, mais de continuer. De laisser le sang sécher, les mouches venir, les traces s'effacer, les vivants manger, fuir, dormir, recommencer. La nature ne rendait pas justice. Elle reprenait seulement les corps, les sons, les odeurs, et les mêlait au reste. Les hommes, eux, voulaient que chaque blessure désigne un coupable. Alors ils couraient derrière le monde avec des noms, des armes et des preuves, incapables de supporter que parfois la vérité soit une bête passée trop vite entre plusieurs peurs.

Plus bas, une voix d'homme monta, lointaine, déformée par les arbres.

Elle ne distingua pas les mots.

Elle n'en eut pas besoin.

Elle se leva. Le Grand Noir aussi. Ils partirent avant que le jour soit tout à fait installé.

Chapitre 2
La Chapelle

Elle aurait dû partir tout de suite. La chose était simple, presque grossière à force d'évidence. Monter plus haut, éviter les drailles connues, rejoindre une cache, prendre les conserves, le pain sec, la ficelle, peut-être le vieux couteau sans manche, puis passer derrière les crêtes avant que les hommes ne rangent leur peur en ordre de marche. Elle savait faire cela. Partir avant que la chasse soit vraiment nommée. Partir pendant que les hommes discutent encore, pendant qu'ils appellent, qu'ils racontent, qu'ils répètent les gestes avec les mains pour se convaincre qu'ils savent ce qui vient d'arriver. Les premières heures après une violence sont souvent les plus ouvertes. Chacun parle trop. Chacun regarde l'endroit du coup au lieu de regarder les bords. C'est dans ces heures-là qu'une bête prudente change de versant. Mais elle ne partit pas. Elle resta d'abord longtemps dans la combe, assise contre le tronc, la tête battante, l'épaule lourde, le goût du sang et de la poussière dans la bouche. Le Grand Noir avait fini par se lever. Il avait boité jusqu'à un creux d'ombre, s'y était couché, puis relevé encore, incapable de trouver une position où la douleur ne le rejoindrait pas. La plaie de son épaule s'était rouverte, moins largement qu'elle l'avait craint, mais assez pour que le poil colle de nouveau. Elle voulut nettoyer. Il ne la laissa pas. Pas cette fois. Il gronda avant même qu'elle approche le tissu. Elle recula. Il avait donné assez, peut-être. Ou bien le bond, les cris, le fusil, le sang humain, tout cela avait ramené en lui une frontière plus ancienne que leur pauvre confiance. Elle ne lui en voulut pas. Une bête qui a été menacée reprend son corps à ceux qui l'ont touché, même à ceux qui voulaient aider. Les hommes comprennent mal cela. Ils croient qu'un soin donne des droits. Le vivant, lui, sait que recevoir une main n'oblige pas à l'accepter demain.

Vers le milieu du jour, des voix montèrent depuis Trabassac. Pas distinctes. Des paquets de sons portés par l'air chaud, brisés par

les chênes, repris par les pierres. La Sauvageonne grimpa jusqu'à une hauteur d'où l'on voyait, entre deux pins tordus, les maisons basses de Trabassac Haut, les toits, les murs, les petits chemins qui les reliaient comme des veines sèches. Elle resta accroupie derrière un genêt, une main contre sa tempe. La peau y était gonflée. Le sang avait séché derrière son oreille, collant quelques cheveux à sa joue. Quand elle touchait, une douleur blanche descendait jusque dans sa mâchoire. Elle retira sa main. Il ne fallait pas se plaindre à son propre corps. Pas maintenant. En bas, l'agitation avait gagné la cour. Elle vit les hommes avant de comprendre leurs gestes. Plusieurs silhouettes se tenaient dans la cour de la ferme, d'autres près de la route. Une voiture de gendarmerie était garée de travers près du mur, trop bleue, trop nette, comme si elle n'appartenait pas au même pays que les pierres et les bergeries. Deux uniformes parlaient avec l'adjoint, dont le bras était sans doute bandé sous une veste posée sur les épaules. Il bougeait encore. Donc il vivait. Cette pensée la traversa sans soulagement véritable. Un homme vivant peut raconter. Un homme blessé raconte plus fort. Autour d'eux, d'autres parlaient aussi. Les bras se levaient. On montrait le bois, la pente, le passage du pré, puis les hauteurs. Elle ne pouvait pas entendre les mots, mais elle n'en avait pas besoin. Les corps parlaient assez. Là. Par là. Elle est sortie d'ici. La bête a bondi. Le coup est parti. Il faut chercher.

L'homme de Trabassac était au milieu d'eux. Elle le reconnut à sa manière de rester un peu de côté tout en étant le centre. Il parlait moins que les autres. Ou alors autrement. Sa tête se tournait d'un homme à l'autre, ses mains faisaient des gestes courts, retenus. Une fois, il leva le bras vers la pente, puis le laissa retomber avant d'avoir fini son mouvement. De loin, il semblait vieilli depuis le matin. La Sauvageonne sentit une étrange pitié, aussitôt suivie d'une colère. Il n'était pas celui qui avait tiré. Il avait même dit d'attendre. Il avait serré le bras de l'adjoint pour empêcher le sang de couler. Il avait crié de reculer. Tout cela était vrai. Et pourtant il était là, parmi eux, dans le cercle qui allait se former. Les hommes ont cette faculté terrible de pouvoir désapprouver une violence et

lui prêter tout de même leurs jambes. Il suffit qu'ils appellent cela nécessité. Un autre groupe descendit de la maison. La femme brune apparut sur le seuil, une main contre son front pour se protéger du soleil. Elle parlait avec quelqu'un à l'intérieur, puis se tourna vers la cour. Son visage était trop loin pour être lu. À côté d'elle, le garçon sortit. La Sauvageonne cessa de respirer. Il était là, debout dans la lumière dure, plus petit que les hommes autour de lui et pourtant plus visible qu'eux à ses yeux. Il portait un tee-shirt clair, un pantalon sombre, les cheveux tombés sur le front. Il regardait la cour avec cette gravité qui, depuis la fumée, lui revenait parfois la nuit. Il devait avoir entendu. Bien sûr qu'il avait entendu. Les adultes croient protéger les enfants en fermant les portes, mais la peur passe sous les seuils mieux que l'eau. Il fit quelques pas vers l'homme de Trabassac. La femme brune tendit la main comme pour le retenir, puis la laissa retomber. Le garçon continua. Il s'approcha de son père, ou de celui que la Sauvageonne ne nommait pas encore ainsi dans sa tête, parce que certains mots ouvrent des pièces trop profondes.

Elle ne pouvait rien entendre. Elle ne vit que les gestes. L'enfant leva le visage. L'homme se pencha un peu vers lui. Le garçon parla, sans doute. Ses mains bougèrent à peine. Pas de grands gestes. Jamais. Il semblait poser une question. L'homme de Trabassac tourna la tête vers les gendarmes, puis vers le bois, puis revint à l'enfant. Il répondit. Le garçon insista. Cette fois, l'homme eut un geste plus large, presque agacé, non violent, non méchant, mais rapide, trop rapide. Un geste qui disait : *Pas maintenant. Va. Laisse-nous.* Une main qui chasse sans vouloir blesser. La Sauvageonne le reçut pourtant comme une vieille gifle donnée à quelqu'un d'autre.

Le garçon resta immobile une seconde. Puis il recula. Personne ne le suivit. La femme brune avait été appelée par une autre femme près de la maison. Les hommes regardaient les hauteurs. Les gendarmes prenaient des notes. L'adjoint montrait son bras. L'homme de Trabassac parlait déjà à un autre. L'enfant, lui, se détourna de la cour et prit le petit chemin qui montait derrière les jardins, celui qui longeait un mur effondré, coupait sous les chênes

et rejoignait plus haut les ruines d'une vieille chapelle. La Sauvageonne connut la destination avant même qu'il y arrive. La chapelle abandonnée. Sainte-Anne peut-être. Ou Saint-Martin. Elle n'avait jamais été sûre du nom. Les hommes avaient cessé d'y prier depuis longtemps, puis avaient cessé d'entretenir le toit, puis avaient presque cessé de se souvenir qu'ils avaient un jour demandé à des pierres de tenir leurs absences. Elle aurait dû redescendre de l'autre côté. Le Grand Noir l'attendait peut-être dans la combe. Ou ne l'attendait pas. Les hommes allaient monter. La voiture de gendarmerie était là. Il fallait partir. Maintenant. Son sac n'était pas prêt, ses caches dispersées, ses traces trop nombreuses. Chaque minute donnée à autre chose que la fuite était une faute. Elle le savait avec une clarté presque cruelle. Pourtant son corps ne bougea pas vers les crêtes. Il suivit des yeux le garçon qui montait seul. *Seul*. Ce mot fit en elle ce que la raison ne pouvait pas empêcher. L'enfant n'était pas à elle. Elle se le répéta avec dureté. Il avait une maison, une femme brune qui posait la main dans son dos, un homme qui lui disait de rester en bas, des adultes qui le faisaient taire parce qu'ils étaient occupés à leurs violences. Il n'était pas à elle. Aucun enfant n'est à quelqu'un, aurait-elle dit un autre jour avec colère. Mais celui-ci, moins encore. Elle n'avait sur lui aucun droit, aucune place, aucun nom. Elle l'avait seulement vu ne pas filmer, lui tendre une branche, s'accrocher à sa veste dans la fumée, poser aux hommes une question qui avait tenu debout mieux qu'eux. C'était peu. C'était trop. Elle regarda la cour une dernière fois. Personne n'avait remarqué son départ. Les hommes étaient occupés par de grandes choses : un bras blessé, une bête noire, une femme à retrouver, des responsabilités à ranger. Personne ne voyait le petit corps qui s'éloignait vers la chapelle. Alors elle descendit par le travers. Elle ne prit pas le sentier de l'enfant. Elle passa plus haut, par des ronces basses, évita une zone de pierres roulantes, contourna un ancien muret envahi de clématites. Sa tête tournait légèrement. À deux reprises, elle dut poser la main au sol. La douleur de la tempe rendait le monde par endroits trop blanc, trop découpé. Elle avança quand même. Les mères, pensa-t-elle soudain,

doivent être des bêtes très stupides. Elle s'arrêta net, comme si quelqu'un avait parlé derrière elle. Les mères. Pourquoi ce mot ? Elle le chassa, mais il resta dans l'air, plus tenace qu'une mouche. Les mères courent vers ce qui peut les perdre, puis disent qu'elles n'ont pas choisi. Peut-être est-ce vrai. Peut-être le corps choisit avant la pensée. Peut-être qu'une part d'elle, morte depuis dix ans ou supposée morte, venait de remuer sous la cendre parce qu'un enfant montait seul vers une chapelle.

La chapelle apparut entre les arbres. Elle était plus petite que dans son souvenir. Les ruines font souvent cela. Enfant, ou jeune femme encore liée aux maisons, on les croit plus hautes, plus graves. Puis on les retrouve et l'on voit qu'elles tiennent à peine. Un rectangle de pierres grises, une façade fendue, un clocher-mur sans cloche où des herbes poussaient dans les joints, une porte de bois à moitié sortie de ses gonds. Le toit avait perdu plusieurs lauzes. La lumière entrait par endroits, en lames pâles où la poussière demeurait suspendue. Autour, les chênes verts avaient repris la place des processions. Des ronces touchaient le seuil. Une vieille croix de fer penchait contre le mur, rouillée, presque couchée, comme fatiguée d'indiquer le ciel à des hommes qui ne levaient plus la tête.

La Sauvageonne attendit derrière un arbre. Le garçon était déjà entré. Elle le vit par l'ouverture de la porte, une silhouette mince dans la nef pauvre. Il ne pleurait pas. Ou pas encore. Il marchait entre les bancs renversés, passait la main sur le dossier d'un siège, regardait les murs. Peut-être venait-il souvent. Les enfants trouvent des refuges que les adultes croient abandonnés parce qu'ils n'y mettent plus rien d'utile. Une chapelle vide, une cabane, un trou sous un escalier, un arbre creux, le dessous d'une table. Ce ne sont pas toujours les lieux solides qui protègent le mieux. Parfois il suffit d'un endroit où personne ne demande tout de suite ce qu'on fait là. Elle entra sans bruit, mais il l'entendit quand même. Il se retourna. La lumière tombait de côté sur son visage. Il eut un mouvement de recul, puis resta. Ses yeux allèrent à sa tempe, à sa manche déchirée, à sa veste, puis derrière elle, comme s'il cherchait la bête noire.

— Il n'est pas là, dit-elle.

Sa voix lui parut trop rauque. Le garçon ne répondit pas tout de suite. Il la regardait avec une attention où la peur et la curiosité ne savaient pas encore laquelle devait prendre le dessus.

— Vous saignez, dit-il.

Elle porta la main à sa tempe malgré elle. Ses doigts revinrent avec une trace brune.

— Plus beaucoup.

— C'est eux ?

Elle resta immobile. La question était simple. Trop simple. Elle aurait pu répondre oui. Ce n'aurait pas été faux. Elle aurait pu répondre non. Ce n'aurait pas été entièrement faux non plus. La crosse, le coup, la chute, le fusil, son propre bras jeté vers le canon, l'homme blessé, le bond du Grand Noir : tout cela n'avait plus de bord net. Les enfants posent parfois des questions directes parce qu'ils ignorent encore que les adultes vivent dans des brouillards qu'ils ont fabriqués eux-mêmes.

— C'est arrivé, dit-elle.

Le garçon baissa les yeux. La réponse ne lui suffisait peut-être pas. Elle ne suffisait à personne. La chapelle sentait la pierre froide, la poussière, les feuilles mortes et un reste très ancien d'humidité. Il n'y avait plus d'autel digne de ce nom, seulement un bloc de pierre contre le mur du fond, couvert de mousse sèche et de cire ancienne. Quelqu'un, des années plus tôt peut-être, avait posé là un petit bouquet de fleurs en plastique, décolorées jusqu'à devenir presque grises. Une statue sans tête se tenait dans une niche. Une sainte ou la Vierge, impossible à dire. Il lui manquait aussi une main. Les hommes avaient prié devant elle autrefois pour les récoltes, les enfants malades, les hommes partis à la guerre, les pluies trop fortes, les pluies qui ne venaient pas. Ils avaient apporté des cierges, des pièces, des rubans, des promesses. Puis ils avaient oublié. Ou ils avaient prié ailleurs, devant d'autres lumières. La Sauvageonne n'était pas croyante. Pas ainsi. Elle n'avait jamais su parler à un dieu qui demande un toit, des horaires et des hommes pour traduire son silence. Mais elle connaissait l'absence. Elle

savait ce que c'était que parler sans réponse. Dire des choses à une pierre, à une source, à un animal qui ne comprend pas les mots, à un enfant mort dans sa pensée, à un ventre qui n'a plus rien à porter. Peut-être que le sacré n'était pas ce que les hommes disaient. Peut-être que ce n'était pas une affaire de ciel, de prêtres, de fautes et de pardon. Peut-être le sacré commençait là où une chose, inutile en apparence, continuait d'être gardée. Une source dégagée même si personne ne la boit ce jour-là. Une pierre remise sur un muret qui ne vous appartient pas. Un oiseau enterré dans les cendres. Une chapelle vide où un enfant vient déposer sa peur sans savoir à qui la confier.

— Vous vivez vraiment avec un loup ? demanda le garçon.

Elle eut presque un sourire. Pas de joie. D'épuisement.

— Non.

— Mais il vous suit.

— Parfois.

— Alors il est à vous ?

Elle tourna la tête vers lui. Il ne posait pas la question comme les adultes. Pas avec l'idée de propriété. Plutôt comme on demande si une solitude a trouvé une autre solitude.

— Non, dit-elle. Personne n'est à moi.

Le garçon réfléchit à cela. Il regarda le sol entre ses chaussures. Une dalle fendue portait des traces de boue récentes, les siennes sans doute, et celles d'oiseaux plus anciennes. Il avait les mains serrées contre les côtés de son pantalon.

— Tout le monde dit que vous êtes dangereuse.

La phrase avait été dite sans accusation. Presque avec tristesse.

— Tout le monde dit beaucoup de choses.

— Ils disent que vous avez fait exprès.

Elle pensa au bras de l'adjoint, au coup parti, au fusil levé vers la lisière. Sa gorge se serra. La colère aurait été plus facile que cette lassitude.

— Je voulais empêcher qu'ils tirent.

— Sur lui ?

— Oui.

— Et après il a sauté.

— Oui.

— Pour vous protéger ?

Elle ne répondit pas tout de suite. La lumière passait par un trou du toit et tombait sur les épaules du garçon. Des poussières tournaient autour de lui comme de minuscules insectes lents. Sa question était plus dangereuse que les autres, parce qu'elle portait déjà la forme d'une histoire qui pouvait consoler. La bête l'avait protégée. La femme avait sauvé la bête. Il y aurait eu là une fidélité simple, presque belle. Mais elle ne voulait pas prendre au Grand Noir ce qu'elle refusait aux hommes : le droit de devenir une image commode.

— Je ne sais pas, dit-elle.

Le garçon leva les yeux.

— Vous ne savez pas ?

— Non. Peut-être. Peut-être pas. Il a eu peur. Moi aussi. Les hommes aussi. Quand tout le monde a peur en même temps, ce qui arrive ensuite n'appartient plus vraiment à personne.

Il sembla recevoir la phrase sans tout la comprendre. Ou peut-être la comprenait-il mieux que certains adultes. Il alla s'asseoir sur un banc encore debout, près du mur. Le bois craqua sous son poids. Elle resta debout d'abord, puis s'assit sur une pierre, à distance. Il y avait entre eux une allée de poussière, quelques feuilles, une tache de lumière. Elle sentit soudain combien elle était sale, blessée, mauvaise apparition pour un enfant. Elle aurait dû lui dire de rentrer. Elle aurait dû disparaître avant qu'il apprenne à associer son visage aux coups, aux fusils, aux bêtes accusées, aux adultes qui mentent par peur. Elle ne le fit pas.

— Vous êtes vraiment méchante ? demanda-t-il.

La question arriva doucement, presque comme il l'avait préparée depuis longtemps. Elle baissa les yeux vers ses mains. Des mains écorchées, noircies, avec le sang séché au bord d'un ongle. Des mains qui avaient touché le canon d'un fusil, nettoyé l'épaule d'une bête, tiré un enfant hors de la fumée, emprunté des vêtements propres à une corde avant de les rendre pliés dans le soir, pris des

restes dans les bennes, soulevé un barbelé, enterré un oiseau. Méchante. Bonne. Les hommes aimaient ces mots pour les enfants, puis les oubliaient quand ils devenaient trop grands pour y croire. Mais peut-être qu'ils ne les oubliaient jamais vraiment. Ils les cachaient seulement sous des mots plus sérieux.

— Je ne crois pas, dit-elle.

— Vous ne savez pas non plus ?

Cette fois, elle le regarda. Il y avait dans ses yeux quelque chose qui ressemblait à une lumière inquiète. Pas de moquerie.

— Il y a des jours où je sais moins que d'autres.

Le garçon hocha la tête comme si cela lui paraissait acceptable. Puis il dit :

— Moi je crois pas que vous êtes méchante.

Elle sentit quelque chose céder très bas, très ancien. Elle détourna la tête vers la statue sans visage.

— Il ne faut pas croire les choses trop vite.

— C'est ce que je leur dis.

— À qui ?

— Aux autres.

Il frotta du bout de sa chaussure une ligne dans la poussière.

— Mais ils aiment pas quand je dis ça.

Elle pensa à la cour de Trabassac, au geste rapide de l'homme, à la petite silhouette renvoyée vers son inutilité d'enfant. Les adultes aiment les enfants qui posent des questions tant que les questions restent jolies. Pourquoi le ciel est bleu. Pourquoi les abeilles piquent. Pourquoi les pierres brillent au soleil. Mais lorsqu'un enfant demande comment vous savez, ou pourquoi il faut tirer, ou si quelqu'un est vraiment méchant, alors soudain il est trop petit pour comprendre. La vérité est que les adultes ne supportent pas toujours que l'innocence demande des preuves à leur peur.

— Tu devrais rentrer, dit-elle.

Il ne bougea pas.

— Ils vont vous chercher.

— Je sais.

— Avec les gendarmes.

— J'ai vu.

— Mon père est fâché.

Le mot tomba dans la chapelle avec un poids qu'elle n'avait pas prévu. Mon père. Elle le savait déjà. Ou elle le supposait. Ou elle avait refusé de mettre le mot tout à fait en face. L'entendre dans la bouche du garçon lui fit pourtant l'effet d'une porte ouverte trop brusquement. Elle garda les yeux sur la poussière.

— Il a peur, dit-elle.

— Quand il a peur, il se fâche.

La phrase était trop juste. Trop intime. Elle aurait pu être dite par elle dix ans plus tôt, dans une cuisine, devant une fenêtre, avec un ventre encore rond sous une robe trop serrée. Quand il a peur, il se fâche. Ou il répare. Ou il décide. Ou il ferme. Elle sentit la chapelle tourner légèrement autour d'elle. Elle posa une main sur la pierre froide.

— Comment tu t'appelles ? demanda-t-elle sans l'avoir décidé.

Le garçon hésita. Pas parce qu'il se méfiait, plutôt parce que la question semblait changer quelque chose.

— Martin.

Le nom ne cria pas. Il ne frappa pas comme un coup de fusil. Il entra plus doucement, et ce fut pire. *Martin*. Elle l'entendit dans une autre voix, plus jeune, plus chaude, une voix qu'elle s'interdisait presque de nommer et qui pourtant, à cet instant, retrouva son prénom. *Jérôme*. Un soir ancien, il avait parlé d'avenir comme on plante des piquets dans une terre qu'on croit encore libre. *Si c'est un garçon, j'aime bien Martin*. Un prénom simple. Du pays sans être trop lourd. Elle avait ri peut-être. Ou elle avait dit on verra. Elle ne savait plus. Elle ne voulait plus savoir. Le prénom traversa dix ans d'absence et vint s'asseoir entre eux sur la dalle fendue. Elle ne respira plus correctement. Le garçon la regarda.

— Ça va ?

Elle voulut répondre oui. Aucun son ne sortit. Une blancheur lui monta aux bords des yeux, la même que dans la fumée, la même que dans certains rêves où elle se retrouvait sous un plafond trop propre avec des voix au-dessus d'elle. *Martin*. Ce n'était qu'un

prénom. Beaucoup d'enfants s'appelaient Martin. Les hommes donnent souvent aux enfants les prénoms qu'ils avaient déjà dans la bouche avant même de les connaître. Cela ne prouvait rien. Rien. Elle s'accrocha à ce mot comme à une branche au-dessus d'un ravin. Rien. Pourtant son corps, lui, ne la croyait plus tout à fait.

— C'est joli, dit-elle enfin.

Sa voix était presque étrangère.

— Vous avez mal ?

— Un peu.

Il se leva du banc, fit deux pas vers elle, puis s'arrêta, comme il s'était arrêté autrefois avec la branche. Il avait cette délicatesse-là. Ne pas prendre toute la distance sous prétexte d'aider.

— Ma mère a des pansements à la maison.

La Sauvageonne ferma les yeux une seconde. *Ma mère.* Le mot aurait dû la repousser. Il aurait dû remettre le monde dans un ordre simple : la femme brune, la maison, l'enfant, l'homme, et elle dehors, dans les bois, avec son sang séché et sa bête noire. Il la repoussa, oui. Mais pas assez. Parce que le mot mère, dans sa bouche à lui, ne tenait pas entièrement fermé. Elle ne savait pas pourquoi. Une mère peut être celle qui soigne, celle qui élève, celle qui reste, celle qui arrive après la perte d'une autre, celle que le monde reconnaît parce qu'elle était là quand il fallait signer les papiers, acheter les chaussures, préparer les repas. Elle n'avait pas le droit de tirer sur ce mot. Pas sans savoir. Pas sans l'abîmer lui.

— Garde-les pour toi, dit-elle.

— J'en ai pas besoin.

— Si. Plus que moi.

— Pourquoi ?

Parce que tu es un enfant, pensa-t-elle. Parce que tu dois rentrer avec la peau entière dans un monde qui va bientôt courir après moi. Parce que je n'ai rien à te donner qui ne soit pas une fuite. Parce que si je mets une main sur toi, même pour te soigner d'un chagrin que je n'ai pas fait, je risque de vouloir ne plus la retirer. Elle ne dit rien de cela.

— Parce que moi, j'ai l'habitude.

Le garçon fronça légèrement les sourcils. Il semblait ne pas aimer cette réponse. Tant mieux. Il ne fallait pas qu'un enfant trouve normal qu'une femme ait l'habitude des coups. Au-dehors, un moteur monta sur le chemin bas. Tous deux tournèrent la tête vers la porte. La Sauvageonne se leva aussitôt, trop vite. Sa vision se brouilla. Elle dut s'appuyer au mur. Le garçon fit un mouvement vers elle.

— Ne viens pas.

Il s'arrêta. Le moteur passa sans monter jusqu'à la chapelle, puis s'éloigna. Peut-être un gendarme. Peut-être un voisin. Peut-être personne qui les cherchait encore là. Mais le temps venait de reprendre. La chapelle ne pouvait pas les garder longtemps. Aucun lieu sacré ne protège de ceux qui ont décidé que leur peur vaut mandat.

— Tu dois rentrer, dit-elle.

— Et vous ?

— Moi aussi, je dois partir.

— Où ?

Elle eut un sourire faible.

— Ailleurs.

— Avec lui ?

Elle ne demanda pas de qui il parlait.

— S'il veut.

— Ils vont le tuer ?

La question resta entre eux, nue, sans poussière autour. Elle aurait voulu mentir. Dire non. Dire personne ne tuera personne. Dire les adultes vont comprendre, regarder les traces, écouter ce qui ne colle pas. Mais on ne protège pas un enfant en lui donnant de fausses montagnes où s'appuyer. Elle connaissait trop bien le prix des mensonges faits « pour son bien ».

— Ils vont essayer, dit-elle.

Le visage du garçon changea à peine. Un enfant qui reçoit une vérité trop lourde ne tombe pas toujours. Parfois il devient plus immobile.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ont peur. Parce qu'il y a eu du sang. Parce qu'ils veulent que quelque chose s'arrête.

— Mais si c'est pas lui ?

La Sauvageonne pensa aux poils gris-brun dans sa poche, aux traces mêlées, à la coulée de sang vers les chênes.

— Alors il faudra que quelqu'un garde cette question vivante.

Il la regarda sans comprendre tout à fait.

— Quelle question ?

— Celle que tu as posée devant le bouc.

Le garçon baissa les yeux. Il sembla chercher la phrase en lui, puis elle revint, plus basse que ce jour-là.

— Comment vous savez que c'est lui ?

— Oui. Celle-là.

Il resta silencieux un instant, comme si la phrase lui paraissait soudain plus lourde depuis qu'elle n'était plus seulement une question d'enfant.

— Ils écoutent pas, dit-il.

— Pas toujours.

— Vous, vous avez trouvé quelque chose ?

Elle hésita. Là était le danger. Lui donner une preuve, c'était l'impliquer. Ne rien dire, c'était le laisser seul avec une intuition que les adultes écraseraient. Elle sortit de sa poche quelques poils gris-brun, les tint au creux de sa main. Le garçon s'approcha d'un pas, pas plus.

— C'est quoi ?

— Je ne sais pas. C'est justement ça.

— C'est pas les siens ?

— Pas seulement.

Il regarda les poils comme on regarde une chose minuscule capable de faire tomber une grande phrase. Puis il leva vers elle des yeux plus sombres.

— Il y avait autre chose ?

— Peut-être.

— Un loup ?

— Peut-être. Ou un chien. Ou une bête qui n'a pas encore de nom dans leurs bouches.

Le garçon resta silencieux. La Sauvageonne referma sa main et remit les poils dans sa poche. Elle regretta presque aussitôt de les avoir montrés. Mais quelque chose avait été transmis. Pas une vérité. Une résistance.

— Tu ne dois pas dire que tu m'as vue, dit-elle.

Il ne répondit pas.

— Martin.

Le prénom lui brûla la langue. Il leva les yeux.

— S'ils savent que tu m'as parlé, ils te poseront des questions. Ils te feront choisir des mots que tu n'as pas choisis. Ils diront que c'est pour aider. Et peut-être qu'ils croiront vraiment aider. Mais ils prendront ce moment et ils en feront autre chose.

— Comme avec la vidéo ?

Elle inspira lentement.

— Oui. Comme avec la vidéo.

Il hocha la tête. La compréhension passa en lui, non joyeuse, non enfantine. Cela lui fit mal de le voir apprendre si tôt cette mécanique-là. Les hommes façonnent les enfants en les protégeant, puis les abîment en leur expliquant pourquoi il fallait le faire. On leur enseigne à ne pas mentir, puis on les force à simplifier. On leur dit d'être justes, puis on leur demande de se taire quand la justice dérange. Peut-être grandir, chez les hommes, consistait surtout à apprendre quelles vérités on a le droit de laisser sortir.

— Je peux dire que je suis venu seul, dit-il.

— C'est vrai.

— Et que j'ai rien vu.

— Ça, c'est moins vrai.

— Alors je dirai que j'ai vu des pierres.

Elle eut malgré elle un petit rire. Il fut bref, cassé par la douleur de sa tempe. Le garçon sourit à peine. C'était le premier sourire vraiment à lui qu'elle voyait. Pas un sourire heureux. Un sourire de passage. Il lui fit plus d'effet que s'il avait pleuré. Des voix montèrent au loin. Plus proches cette fois. Pas encore sur le sentier,

mais dans le bois sous la chapelle. Des hommes. Deux peut-être. Trois. La Sauvageonne se redressa. Le Grand Noir n'était pas là. Heureusement. Ou dommage. Elle ne savait plus.

— Va-t'en par la porte, dit-elle. Descends doucement. Pas en courant.

— Et vous ?

Elle désigna le fond de la chapelle. Derrière l'ancien autel, une ouverture basse donnait sur une pente couverte de buis. Elle l'avait utilisée autrefois, bien avant tout cela, quand elle venait ici sans savoir encore que les lieux abandonnés deviendraient un jour sa seule famille.

— Je passerai par là.

Le garçon ne bougea pas.

— Est-ce que je vous reverrai ?

La question la transperça avec une douceur insupportable. Elle aurait voulu répondre non pour le sauver. Oui pour elle. Je ne sais pas pour ne pas mentir. Elle ne dit rien d'abord. Au-dehors, une branche craqua. Le temps se resserrait.

— Si tu me revois, dit-elle enfin, ne viens pas vers moi devant les autres.

Il pâlit légèrement.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils me cherchent maintenant. Et tout ce qui m'approche devient dangereux.

— Même moi ?

Elle aurait voulu lui dire que non, pas lui, jamais lui. Mais c'était faux. Surtout lui. À cause de ce qui remuait en elle. À cause de ce qu'elle ignorait encore. À cause des regards, des noms, de Jérôme sous l'homme de Trabassac, de la femme brune, de la salle blanche, du prénom Martin posé là comme une braise sous la cendre.

— Surtout toi, dit-elle très bas.

Il reçut cela comme un coup silencieux. Puis il hocha la tête. Il avait cette manière terrible d'accepter les phrases qui devraient être discutées. Il se dirigea vers la porte. Sur le seuil, il se retourna.

— Vous n'êtes pas méchante.

Elle ne répondit pas.

— Mais vous faites peur.

Cette fois, elle baissa les yeux. Il venait de dire une vérité plus exacte que toutes les accusations des hommes.

— Je sais.

Le garçon resta encore une seconde sur le seuil. Il aurait dû partir. Les voix montaient déjà plus bas dans les bois, le temps se resserrait autour d'eux, et pourtant il ne bougeait pas. Il semblait retenir une question trop grande pour lui.

— Vous, dit-il enfin… comment vous vous appelez ?

La Sauvageonne ne répondit pas. La question aurait dû être simple. Elle ne l'était plus. Pendant dix ans, personne ne lui avait demandé cela ainsi. Les hommes avaient eu des noms pour elle, mais aucun n'était le sien. La femme. La folle. La sauvage. La silhouette. La bête peut-être. Elle-même avait laissé son prénom sous la terre, avec le sac, les papiers, la chambre blanche et l'enfant qu'elle croyait mort. Le prénom remonta de très loin. D'avant les bois. D'avant la salle blanche.

— Isabelle, dit-elle.

Le garçon ne bougea plus. Quelque chose passa sur son visage. Pas de la peur exactement. Pas de la surprise seulement. Une reconnaissance confuse, presque douloureuse, comme si ce prénom avait déjà une place en lui et venait soudain d'être prononcé par la mauvaise personne, au mauvais endroit, dans une chapelle vide. Elle le vit. Et cela lui fit peur. Martin baissa les yeux. Pendant une seconde, elle crut qu'il allait poser une question. Une vraie. Une de celles auxquelles elle n'aurait pas su survivre. Mais il se contenta de serrer les mains contre son pantalon.

— D'accord, dit-il.

Elle eut peur aussitôt de ce qu'elle venait de lui donner.

— Ne le dis pas.

Il releva les yeux vers elle. Il avait compris que ce n'était pas seulement une consigne. C'était une confiance. Peut-être même quelque chose de plus lourd qu'une confiance.

— D'accord.

Le garçon sortit. Elle le regarda descendre entre les ronces, petit corps clair entre les pierres sombres, jusqu'à ce que les arbres le prennent. Il ne courut pas. Il fit ce qu'elle avait dit. Cela aussi lui serra le cœur. Les enfants obéissent parfois à ceux qui ne devraient avoir aucune autorité sur eux, simplement parce qu'ils sentent qu'une parole vient d'un endroit plus nu que les ordres ordinaires. Les voix se rapprochaient. Elle passa derrière le bloc de pierre du fond, se glissa par l'ouverture basse, arrachant sa manche à une pointe de schiste. Dehors, l'air lui frappa le visage, chaud déjà, plein d'odeur de feuilles froissées. Elle descendit de l'autre côté, courbée sous les buis. À mi-pente, elle s'arrêta une seconde. Par une fente entre les branches, elle voyait encore la chapelle. Deux hommes arrivèrent devant la porte. L'un entra, l'autre resta dehors. Ils appelèrent. Pas son nom. Ils n'en avaient pas. Ils dirent seulement :

— Il y a quelqu'un ?

Personne ne répondit. La Sauvageonne reprit la descente. Plus bas, dans un repli d'ombre, le Grand Noir était là. Cette fois, il ne lui apparut pas comme une surprise. Plutôt comme la suite inévitable de la journée. Il se tenait debout, l'épaule basse, le souffle court, la tête tournée vers elle. Avait-il suivi ? Avait-il attendu ? Avait-il simplement choisi le même passage parce que les hommes montaient par l'autre côté ? Elle ne sut pas. Elle ne voulait plus savoir à la place des choses.

— On part, dit-elle.

Il ne bougea pas.

— Oui, maintenant.

Elle passa devant lui. Après quelques pas, elle entendit ses pattes dans les feuilles. Pas tout près. Pas loin. La bonne distance. Celle qui n'appartenait à personne. Ils montèrent par un chemin de sangliers, raide, étroit, presque invisible. La douleur dans sa tête revenait par pulsations. Chaque battement semblait dire Martin. Martin. Martin. Elle serra les dents. Un prénom n'est pas une preuve. Une main dans la fumée n'est pas une preuve. Un âge, un regard, une question, rien de tout cela ne prouve. Les hommes

avaient construit assez de malheurs avec des rapprochements trop rapides. Elle ne ferait pas pareil. Elle ne volerait pas un enfant à sa vie avec une intuition de chair. Elle ne se donnerait pas le droit de rouvrir une tombe intérieure parce qu'un garçon portait le prénom qu'un homme avait aimé autrefois. Et pourtant le corps ne raisonne pas comme les preuves. Le corps se souvient avant les papiers. Il reconnaît parfois une perte à la manière dont elle revient vous regarder. Elle avait cru pendant dix ans que l'enfant était mort, ou disparu dans une blancheur où personne n'avait su lui rendre une parole supportable. Elle avait bâti sa solitude autour de cette absence comme les hommes bâtissent des murs autour des sources. Et voilà qu'un garçon de dix ans venait de se tenir dans une chapelle abandonnée en lui demandant si elle était méchante. La Sauvageonne s'arrêta près d'un rocher. Elle posa une main sur son ventre, non parce qu'il faisait mal, mais parce que quelque chose y tombait sans fin. Le Grand Noir s'arrêta aussi. Elle le regarda. Lui ne demandait pas d'explication. C'était peut-être la seule miséricorde que les bêtes accordent aux humains : elles ne leur demandent pas de traduire tout ce qui les traverse. Elles les laissent trembler, repartir, se taire. En contrebas, les voix des hommes se dispersaient autour de la chapelle. Bientôt ils comprendraient qu'elle avait pu passer par le fond. Bientôt ils trouveraient peut-être une trace. Plus tard, ils demanderaient à l'enfant ce qu'il avait fait là-haut. Peut-être dirait-il qu'il avait vu des pierres. Peut-être mentirait-il pour elle. Cette pensée lui fit peur. Elle ne voulait pas être un poids dans la bouche d'un enfant. Elle ne voulait pas lui apprendre à cacher. Mais les hommes venaient de fabriquer un monde où la vérité complète pouvait le blesser davantage qu'un petit mensonge. Voilà encore une de leurs réussites : obliger les innocents à devenir prudents. Elle reprit la marche. La chapelle disparut derrière les arbres. Il ne resta bientôt de la chapelle qu'une fraîcheur imaginaire dans son dos, des dalles fendues, une statue sans tête, un prénom posé sur la pierre, et cette idée qui ne la quittait plus : le sacré n'était peut-être pas ce qu'on prie, mais ce qu'on refuse de livrer entièrement aux usages des hommes. Une ruine sans

fonction. Une question d'enfant. Une bête blessée qu'on ne réduit pas à sa morsure. Un lien impossible qu'on ne nomme pas encore parce que le nom pourrait le tuer.

Plus haut, le chemin débouchait vers les crêtes. Là, il faudrait choisir. Redescendre vers les caches et prendre ce qui pouvait encore être sauvé. Couper par les combes pauvres. Ou pousser plus loin, vers le causse Méjean, vers ces hauteurs sèches où les arbres se font rares, où les pierres gardent la chaleur et où les hommes, même lorsqu'ils passent, semblent toujours un peu de passage eux-mêmes. Plus loin encore, les gorges du Tarn ouvraient leur entaille dans le pays, profondes, froides par endroits, pleines de voix retournées par la roche. Elle connaissait mal ce côté-là. Pas comme ses bois, pas comme ses sources, pas comme les ruines où elle avait appris à dormir sans personne. Mais elle savait une chose : dans les gorges, un bruit ne reste jamais seul. Il frappe la pierre, revient changé, repart plus loin. Les hommes aussi faisaient cela avec les histoires. Ils lançaient une peur, et le pays la leur rendait plus grande. Peut-être fallait-il maintenant aller là où les échos avouent ce qu'ils sont : des voix répétées, non des vérités. Le jour avançait. Les hommes aussi. Elle n'avait presque plus de temps. Dans sa poche, les poils gris-brun frottaient contre le tissu. Sur sa tempe, la douleur battait encore. Dans sa tête, la voix du garçon revenait, claire, insupportable. *Vous n'êtes pas méchante. Mais vous faites peur.* Elle marcha plus vite. Le Grand Noir suivit. Cette fois, il ne suivait peut-être pas seulement une femme qui passait. Peut-être qu'ils étaient deux à fuir le même récit. Peut-être plus. Peut-être qu'un enfant, dans une chapelle abandonnée, venait lui aussi d'entrer dans cette fuite sans quitter son village. La Sauvageonne ne se retourna pas. Elle savait déjà que, derrière elle, quelque chose restait. Pas une preuve. Pas encore une vérité. Une question. Une petite chose vivante, fragile, confiée pour un temps aux pierres froides d'une chapelle où plus personne ne priait.

Et cela, étrangement, lui parut plus dangereux que les fusils.



Chapitre 3
L'Écho

Elle descendit vers Florac par les chemins pauvres. Pas les routes. Pas encore. Les routes étaient devenues trop droites, trop offertes, trop faciles à raconter. Une femme sur une route est déjà presque une femme arrêtée. Dans les bois, au moins, un corps peut encore discuter avec les pentes, choisir un roncier plutôt qu'un regard, une combe plutôt qu'une voiture, une pierre plate plutôt qu'un bas-côté. Elle quitta les hauteurs de Trabassac par le travers, contourna Molezon sans y entrer, passa au-dessus de petits hameaux où les chiens aboyaient avant même de la voir. Le Grand Noir suivait sans suivre. Parfois elle l'apercevait plus haut entre deux chênes, parfois seulement son ombre glissait derrière un muret, parfois rien. Sa blessure le ralentissait. La sienne aussi. Le coup reçu à la tempe faisait battre la lumière dans un coin de son œil, et son épaule gardait sous la peau une douleur sourde, large, comme une pierre mal placée dans un sac.

Il aurait fallu marcher plus vite. Elle ne pouvait pas. Alors elle marcha mieux. C'était différent. Les hommes croient souvent que la fuite est une affaire de vitesse. Ils imaginent les courses, les haleines coupées, les branches qui fouettent le visage, les corps lancés droit devant eux. Mais une vraie fuite, lorsqu'elle doit durer, ressemble davantage à une économie. Ne pas poser le pied où la terre garde trop bien. Ne pas casser une branche sèche. Ne pas traverser un pré à découvert parce qu'il fait gagner dix minutes. Boire avant d'avoir soif. S'arrêter avant que la blessure commande. La peur voulait courir. Elle la laissa crier dans sa poitrine sans lui donner les jambes.

Près d'un ruisseau maigre, elle s'arrêta pour nettoyer sa tempe. L'eau était froide, heureusement. Elle mouilla un morceau de tissu, le pressa contre la peau gonflée et ferma les yeux. La douleur se réveilla d'un coup, claire, presque propre. Elle grimaça, puis recommença. Il y avait des plantes plus bas, près de l'humidité : du

plantain, quelques feuilles d'achillée, de la mauve qui tenait encore malgré la sécheresse. Elle en prit peu. Ce qu'il fallait. Pas des brassées. Elle avait appris cela avec le temps, d'abord par nécessité, ensuite par respect. Les livres trouvés dans des boîtes à dons lui avaient donné des noms, des dessins, des prudences. Le reste, c'était les saisons qui le lui avaient enseigné. Quelle feuille calme une piqûre, quelle autre ne sert à rien si elle a trop chauffé, quelle tige se coupe sans tuer le pied, quelle racine vaut mieux laisser dormir. Les hommes avaient longtemps méprisé cela comme remèdes de vieille, savoirs de bonne femme, superstitions ou folklore, jusqu'au jour où ils revenaient vendre les mêmes plantes en petits flacons propres, sous des lumières blanches, avec des étiquettes qui disaient conforme, contrôlé, naturel, comme si le vivant devait passer par le commerce pour devenir sérieux. Le monde des hommes avait cette capacité étrange : il méprisait ce qu'il recevait gratuitement, puis le respectait dès qu'on lui donnait un prix.

Elle mâcha un peu de feuille pour en faire une pâte grossière, la posa avec précaution près de la tempe, pas sur la plaie ouverte, seulement autour, là où l'enflure tirait. Pour l'épaule, elle garda un linge plus large. Le Grand Noir était apparu au-dessus du ruisseau, silencieux, la tête basse, la patte avant légèrement retenue par la douleur. Le poil autour de sa blessure était sombre, collé, mais la plaie ne saignait plus beaucoup. Elle ne fit pas un pas vers lui tout de suite. Depuis les coups, depuis le fusil, depuis leur fuite ensemble, quelque chose avait changé, mais ce changement restait fragile. Il ne fallait pas le prendre comme un dû.

— Viens, si tu veux, dit-elle.

Elle s'attendait presque à ce qu'il recule. Il ne recula pas. Il descendit lentement vers le ruisseau, s'arrêta pour boire, puis releva la tête vers elle. L'eau tombait de sa gueule en gouttes claires. Il la regarda longtemps, avec cet œil d'ambre où elle avait tant cherché des réponses qui n'y étaient pas. Puis il fit encore deux pas.

La Sauvageonne sentit son souffle se retenir. Il s'arrêta près d'elle. Pas contre elle. Pas livré. Mais assez près pour que son odeur de poil, de sang sec, de poussière et de bois chaud entre dans son

air. Elle tendit doucement le linge humide. Il suivit le geste des yeux, frémit quand le tissu approcha, mais ne gronda pas. Lorsqu'elle toucha le bord de la plaie, son corps se raidit tout entier. Elle s'immobilisa aussitôt.

— Oui, dit-elle très bas. Je sais.

Il resta. Ce fut cela, le plus grand geste. Pas une caresse. Pas une obéissance. Il resta. Elle nettoya doucement le poil collé autour de l'épaule, retira un peu de terre prise dans le sang, passa l'eau par petites pressions, jamais directement dans la blessure. Il soufflait fort, la gueule entrouverte. Une fois, sa patte trembla si violemment qu'elle crut qu'il allait partir. Il ne partit pas. Alors elle osa appliquer autour de la plaie un peu de plante écrasée, pas dessus, seulement sur la peau chaude et gonflée. Le Grand Noir tourna la tête vers elle. Son museau passa près de son poignet. Elle sentit son souffle, chaud, vivant, presque doux.

Puis sa queue bougea. À peine. Un seul mouvement bas, retenu, presque honteux d'avoir eu lieu. Pas la joie large d'un chien qui réclame une main. Pas cette soumission contente que les hommes aiment tant chez les bêtes domestiques. Quelque chose de plus pauvre et de plus précieux : une secousse brève du corps, comme si une part de lui avait reconnu que cette main-là, ce matin-là, ne venait pas prendre. La Sauvageonne baissa les yeux pour ne pas rendre le geste trop grand en le regardant. Il y avait des dons qu'un regard humain pouvait abîmer.

— Voilà, murmura-t-elle.

Quand elle eut fini, il ne s'éloigna pas tout de suite. Il resta près du ruisseau, debout à côté d'elle, la tête tournée vers les arbres. Elle essuya ses mains dans l'eau, puis s'assit sur une pierre. Après un moment, le Grand Noir se coucha à quelques pas, l'épaule blessée du côté de l'air. Cette proximité nouvelle lui fit presque peur. Non parce qu'elle était dangereuse. Parce qu'elle était bonne. Les choses bonnes, parfois, ouvraient en elle des endroits plus douloureux que les coups. Elle pensa que les hommes se trompaient aussi sur les bêtes. Ils voulaient choisir entre deux mensonges : l'animal-machine, qui ne sent rien vraiment, qui réagit, mord, fuit, mange, se

reproduit ; ou l'animal de conte, fidèle, pur, presque humain dès qu'il nous arrange. Entre les deux, il y avait la vraie vie, plus difficile à regarder. Une bête pouvait avoir peur, se souvenir, s'attacher, choisir une présence plutôt qu'une autre, sans devenir pour autant une petite personne habillée de poils. Elle pouvait aimer à sa manière, une manière sans promesse, sans phrase, sans serment, mais pas sans profondeur. Le Grand Noir n'était pas son chien. Il n'était pas son loup non plus. Il n'était pas à elle. Pourtant il venait de lui confier sa douleur, et ce geste-là valait plus que beaucoup de paroles humaines. Peut-être que l'amitié, chez les bêtes, ne ressemblait pas à ce que les hommes appelaient ainsi. Peut-être qu'elle ne disait pas je reste toujours, je t'appartiens, je te reconnais devant tous. Peut-être qu'elle disait seulement : maintenant, quand j'ai mal, je peux m'approcher de toi sans mourir. C'était peu. C'était immense.

Elle regarda l'eau passer entre les pierres. Le Grand Noir posa le museau sur ses pattes. Sa queue ne bougea plus. Mais le mouvement avait existé. Elle le garda en elle avec une prudence presque superstitieuse, comme on garde une braise sous la cendre sans souffler trop fort dessus. Ils restèrent ainsi quelques minutes, peut-être davantage. Le ruisseau faisait autour d'eux un bruit si mince qu'il ressemblait moins à une eau qu'à une pensée claire. Elle aurait voulu garder cette halte. La mettre de côté comme une provision, avec les lentilles, le sel, les allumettes sèches, tout ce qui aide à traverser les mauvais jours. Mais les hommes ne leur laisseraient pas longtemps le luxe d'être seulement deux blessés près d'un peu d'eau. Déjà, plus bas, le monde recommençait à parler. Elle le sentait dans l'air, dans les routes, dans les aboiements trop lointains qui se répondaient de ferme en ferme. Alors elle rinça le linge, le tordit, le rangea dans son sac. Le Grand Noir releva la tête avant même qu'elle se lève, comme s'il avait compris que le repos, cette fois, n'était qu'un passage. Elle ajusta les nouvelles douleurs de son corps sous la sangle, regarda une dernière fois le filet d'eau disparaître entre les pierres, puis reprit la marche.

Vers Florac, les chemins changèrent. Le pays s'ouvrit davantage, plus traversé, plus parlant. Elle sentait les routes avant de les voir. L'odeur du goudron chaud, le passage des voitures, les poussières plus fines, les voix portées depuis les parkings, les moteurs qui montaient vers les gorges ou redescendaient des causses. Elle resta longtemps dans les marges, entre les jardins, les bâtiments bas, les friches où les herbes folles récupéraient ce que les hommes ne surveillaient pas encore. Son vieux vêtement était déchiré au dos, taché de sang à l'épaule. Sa jupe portait la poussière du pré, des ronces, de la chapelle. Si elle voulait passer encore une fois parmi les hommes sans être immédiatement arrêtée par leurs yeux, il lui fallait autre chose. Elle pensa à Emmaüs. Elle y était déjà venue deux fois en dix ans. Pas souvent. Il ne fallait pas devenir une habitude dans les endroits où l'on donne. Mais il y avait là des vêtements que les hommes avaient abandonnés sans qu'on sache toujours s'ils avaient cessé de leur plaire ou de leur aller. Une chemise, des chaussures, un manteau passé de mode, un pantalon trop court, un sac sans fermeture parfaite. Les objets avaient cela de moins cruel que les humains : ils changeaient de vie sans exiger qu'on explique toute la sienne. On pouvait prendre un pull sur une pile, laisser quelques pièces si on en avait, ne rien laisser si on n'en avait pas, dire bonjour, baisser la tête, ressortir. Un peu de dignité circulait parfois dans ces lieux, non parce que tout y était simple, mais parce qu'on y voyait clairement que le monde possédait trop et que certains corps pas assez.

Elle attendit que l'après-midi soit avancé. Il y avait du monde pourtant. Des retraités qui fouillaient les meubles, une femme avec deux enfants cherchant des chaussures, un homme qui tournait autour des outils, deux bénévoles en conversation près des caisses. La Sauvageonne entra par le côté, la tête basse mais pas fuyante. Fuir du regard appelle parfois le regard. Elle prit une chemise sombre, un gilet trop grand, un pantalon d'homme qu'elle pourrait serrer avec une corde, des chaussettes épaisses, et une paire de chaussures usées mais solides. Les siennes étaient presque ouvertes sur le côté. Abandonner des chaussures, c'était toujours un

arrachement. Elles avaient pris la forme de ses douleurs. Mais continuer avec des semelles fendues, c'était donner aux pierres le droit de finir le travail des hommes. Elle essaya les chaussures derrière un rayon de vieux rideaux. Trop larges. Acceptables. Elle glissa ses anciennes dans son sac. Pas question de les laisser là comme une peau morte que quelqu'un aurait pu reconnaître. Elle changea aussi de chemise, gardant sa veste abîmée roulée contre elle. La nouvelle sentait le carton, la lessive ancienne, un parfum presque effacé. Elle n'aimait pas porter les restes d'une vie inconnue. Mais les vêtements propres avaient cette utilité cruelle : ils faisaient taire pendant quelques minutes la première accusation du regard.

C'est près d'une table de journaux qu'elle comprit que le regard n'avait plus besoin d'elle. Les journaux étaient posés là, mélangés à des magazines, des prospectus, des vieux numéros que personne n'avait pris. Elle vit d'abord une photographie floue. Puis une silhouette. Puis une masse sombre à la lisière d'un bois. Elle s'approcha sans le vouloir. Le papier était déjà un peu froissé. En haut, le titre occupait plus de place que l'image. *Une sauvage et son loup sèment la peur dans les Cévennes* Elle resta debout, les doigts posés sur le bord de la table. Ce n'était pas exactement elle, sur la photo. C'était pire. Une forme qui lui ressemblait assez pour lui voler son corps et pas assez pour lui laisser son visage. La veste ancienne, les cheveux sombres, le mouvement de profil, le Grand Noir plus loin, presque illisible. L'image prise par les randonneurs avait voyagé, grandi, durci. La vidéo floue était devenue une preuve bonne à imprimer. Sous le titre, quelques lignes parlaient d'une femme marginale, vivant peut-être avec un animal apparenté au loup, aperçue à plusieurs reprises dans les hauteurs après l'incendie, soupçonnée par certains habitants de nourrir ou de protéger la bête. On disait qu'un élu avait été blessé lors d'une intervention confuse. On disait qu'une enquête était en cours. On disait beaucoup en écrivant au conditionnel, mais le titre, lui, n'avait pas pris cette peine. Sur un autre journal, le ton changeait à peine.

Lozère : la femme au loup au cœur d'une enquête après un coup de feu

Un troisième, plus local, parlait de psychose dans les hameaux, de troupeaux attaqués, d'une sauvageonne connue de certains habitants, d'une présence inquiétante autour de Trabassac. L'article était accompagné d'une photographie de loup, mais pas du Grand Noir. Un loup quelconque, pris ailleurs, peut-être dans une banque d'images, la gueule ouverte, les crocs découverts, les yeux clairs fixés vers l'objectif avec cette menace parfaite que les hommes aiment trouver quand ils veulent avoir peur proprement. On n'y voyait ni boiterie, ni épaule blessée, ni fatigue, ni hésitation au bord d'un ruisseau. On y voyait seulement des dents. Cela suffisait sans doute. Le papier n'avait pas besoin du vrai animal. Il avait besoin d'une bête qui confirme le titre.

On disait aussi qu'elle volait du linge aux fermes. Du linge. Elle pensa à la chemise grise, à la jupe sombre, au gilet de laine repris aux coudes, rendus le soir même, pliés sur la corde avec plus de soin qu'elle ne les avait pris. Mais le papier n'avait pas de place pour cette différence. Prendre sans demander, rendre sans être vue, réparer un peu autour pour payer autrement : tout cela devenait un seul mot, plus court, plus commode, plus vendable. Voler. Elle vit même le mot sorcière dans une citation, entre guillemets prudents, comme si mettre la bêtise dans la bouche d'un autre suffisait à se laver les mains.

Elle sut alors ce que c'était que devenir quelqu'un sans y participer. Une vie, lorsqu'elle vous appartient encore, reste pleine de contradictions, de détails inutiles, de gestes que personne ne voit. On y a faim, mal aux pieds, froid sous la couverture, une odeur de fumée dans les cheveux, un souvenir qu'on évite, une source à dégager, une boîte de lentilles cachée derrière une pierre, une tique derrière le genou, un enfant sauvé de la fumée, une bête blessée qui refuse la main. Mais dès qu'une rumeur vous prend, elle retire tout ce qui dépasse. Elle garde trois choses : une image, un nom, une peur. Le reste l'encombre. Les hommes appellent cela informer lorsqu'ils l'impriment, raconter lorsqu'ils le répètent, prévenir

lorsqu'ils le transmettent. Ils oublient que chaque fois, quelqu'un disparaît sous la forme utile qu'on lui donne.

— Vous l'avez vue, vous ?

La voix venait de derrière une étagère. Deux femmes parlaient près des livres. La Sauvageonne ne bougea pas.

— Qui ?

— Celle-là. La femme avec le loup.

— Ah, non. Et j'espère bien pas.

— Elle a attaqué un homme.

— Elle ?

— Elle et la bête. Ils se sont jetés sur lui tous les deux.

— Mon Dieu.

— Le pauvre n'avait rien demandé. Il venait aider. Elle lui a sauté dessus comme une folle. Griffé, mordu, je ne sais pas tout, mais enfin on sait bien comment sont ces gens-là quand on les approche.

— Et le loup ?

— Pareil. Il a bondi après elle. Ils se sont acharnés. Heureusement que les autres étaient là, sinon l'homme y passait.

— C'est terrible.

— Moi, ce qui me fait peur, c'est qu'on laisse des gens comme ça traîner dans les bois. Après on s'étonne. Une femme qui vit avec une bête finit par devenir une bête elle-même.

La Sauvageonne sentit ses doigts se refermer sur le bord de la table. Elle aurait pu se retourner. Dire non. Dire que l'homme tenait un fusil. Dire qu'elle avait seulement voulu empêcher le canon de rejoindre le corps noir à la lisière. Dire que le coup était parti dans la peur de tous, que le Grand Noir n'avait pas dévoré un homme à terre, qu'il avait bondi dans les cris, dans le sang, dans cette seconde où plus personne ne savait s'il attaquait ou s'il empêchait qu'on l'achève. Mais les femmes ne parlaient déjà plus d'un événement. Elles parlaient d'une histoire qui leur appartenait parce qu'elles l'avaient reçue assez déformée pour pouvoir y ajouter leur part.

— Et puis elle vole, aussi, reprit l'une. Du linge, de la nourriture. Les fermes n'ont plus qu'à se méfier.

Matériel protégé par le droit d'auteur

Après un coup de feu, une blessure et une fuite dans les bois, la Sauvageonne devient le visage de toutes les peurs. On l'accuse, on la traque. Dans les hameaux, les journaux et les maisons, la rumeur déforme ses gestes avant même que la vérité ait eu le temps de respirer.

Avec le Grand Noir à ses côtés, elle s'enfonce vers les gorges, les pierres, les eaux vives et les lieux oubliés. Elle connaît les chemins qui échappent aux hommes. Elle sait disparaître, survivre et ne rien laisser derrière elle.

Mais cette fois, le danger ne vient pas seulement de ceux qui la poursuivent.

À mesure qu'elle s'éloigne, des souvenirs remontent. Des noms longtemps tus. Une chambre blanche. Une absence autour de laquelle elle a bâti dix années de solitude. Et, dans le regard d'un enfant, quelque chose qu'elle ne parvient pas encore à nommer.

Derrière la peur collective, les silences et les récits déformés, une vérité attend. Une vérité capable de renverser tout ce qu'elle croyait savoir, de rouvrir les blessures les plus anciennes et de rendre au passé ce qu'elle pensait perdu pour toujours.

Suite directe de *La Sauvageonne des Cévennes*, *Ce qui peut encore vivre* raconte le retour impossible d'une femme vers son propre nom, vers les hommes, et vers une part d'elle-même qu'elle avait laissée mourir.

ISBN 9791098806360
90000
9 791098 806360

Matériel protégé par le droit d'auteur